

Entrevue avec Fredric Gary Comeau

Pénélope Cormier

Number 139, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40699ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cormier, P. (2008). Entrevue avec Fredric Gary Comeau. *Liaison*, (139), 25–26.

Entrevue avec Fredric Gary Comeau

PÉNÉLOPE CORMIER



FREDRIC GARY COMEAU est né en 1970 à Roberval, un village côtier du nord du Nouveau-Brunswick. Avant de s'ancrer irrégulièrement à Montréal à partir du début des années 1990, il a participé activement à la relance des Éditions Perce-Neige, de Moncton en y publiant son premier recueil de poésie, *Stratagèmes de mon impatience* (1991). Depuis, il a signé huit autres recueils, tous parus chez Perce-Neige ou aux Écrits des Forges (Trois-Rivières). Il est également chanteur et il a enregistré trois disques : *Another Broken Lullaby* (1999), *Hungry Ghosts* (2002) et *Ève rêve* (2006). C'est ce premier disque en français qui l'a fait découvrir du public québécois. En novembre dernier, il a été l'artiste en vitrine de « Sacré Talent! », une présentation d'Espace Musique visant à donner une visibilité à certains artistes prometteurs de la relève musicale. Par ailleurs, loin de se limiter à un ou même deux médiums artistiques, il s'adonne également à la peinture, ayant à son actif sept expositions au Québec.

Pénélope Cormier : Votre dernier disque, *Ève Rêve* (2006), a connu une excellente réception critique, les médias semblant particulièrement frappés par votre voix. Mais vous êtes aussi un poète chevronné puisque vous avez publié neuf recueils de poésie : trouvez-vous que les gens connaissent davantage votre musique que votre poésie ?

Fredric Gary Comeau : C'est vrai que ma voix revient souvent dans les discussions. Je comprends qu'on apprécie ma voix, mais comme je suis à la base poète, c'est ce qui est plus important pour moi. C'est également vrai qu'on connaît mieux ma musique que ma poésie. Heureusement, il y a des gens qui vont aller creuser mon univers poétique après avoir entendu un de mes disques. Ils vont y retrouver certains thèmes ; j'écris ce qui m'habite et ce qui m'habite ne change pas tant que ça de la poésie à la

chanson. Mais il y a beaucoup plus de gens qui écoutent des chansons que de gens qui lisent des poèmes. La poésie a un public beaucoup plus restreint, tout particulièrement la poésie contemporaine.

PC : On compare souvent votre timbre de voix à celui de Leonard Cohen ou à celui de Jean-Louis Murat. Ces deux artistes vous ont-ils également influencé pour ce qui est des thèmes ? Quels autres artistes ont pu vous influencer, que ce soit en poésie, en musique ou en arts visuels ?

FGC : Cohen et Murat sont de grands chanteurs que je respecte beaucoup, avec Johnny Cash ou Tom Waits par exemple, mais il y a plein d'autres gens que je respecte qui n'ont pas par hasard une voix qui ressemble à la mienne ! J'ai des tonnes d'autres références artistiques. Mon père était amateur de musique country, alors Johnny Cash et Willie Nelson ont bercé mon enfance. Mon frère et moi étions maniaques des Beach Boys et, plus tard, du gros rock sale (Black Sabbath ou Led Zeppelin) ; en quelque part, ce sont des influences aussi.

En poésie et en littérature, j'ai énormément d'auteurs de référence. D'abord, tous les poètes « beat » américains, que ce soit Lawrence Ferlinghetti ou Allen Ginsberg. Parmi d'autres influences, j'apprécie beaucoup un poète luxembourgeois nommé Jean Portante, et le portugais Fernando Pessoa, que j'emmène souvent avec moi en voyage. Il y a Rimbaud aussi, évidemment...

PC : *Ève Rêve* constitue en quelque sorte une rupture dans votre production d'auteur-compositeur, puisque c'est votre premier disque exclusivement en français. Est-ce que ce disque constitue aussi une continuité par rapport à vos deux disques anglophones ?

FGC : Oui, je crois qu'il y a certaines choses qui... ah, mais peut-être que non. Il y a peut-être une vraie rupture. Les deux premiers disques étaient des rassemblements de chansons écrites et composées au cours d'une dizaine d'années, tandis que les chansons d'*Ève rêve* ont toutes été composées entre 2001 et 2006. C'est une autre période de ma vie, beaucoup plus définie et stable, ce qui donne au disque une unité de temps et de lieu. Je voyageais moins, je ne vivais pas que des relations entre deux trains. Pendant une bonne partie de la composition d'*Ève rêve*, j'étais dans un couple stable, harmonieux, ce qui se traduit par une espèce de luxe, de calme et de volupté. Mais le prochain disque, ça va être un disque de cassure amoureuse ! Je ne sais pas encore trop ce que je vais faire, mais des chansons plus hargneuses s'en viennent, c'est sûr.

PC : Comment concevez-vous votre rapport aux langues ? Est-ce que le transfert au français permet justement de marquer cette rupture ? Est-ce que passer d'une langue à l'autre représente pour vous un jeu, une sensibilité, un défi, l'accès à un différent public, ou autre chose ?

FGC : C'est complètement naturel pour moi de passer d'une langue à l'autre. J'ai grandi dans les deux langues, tous les jours je parlais dans les deux langues, j'ai parlé les deux langues toute ma vie. J'ai un attachement plus profond au français, évidemment, car c'est la langue de mes ancêtres, mais j'ai toujours créé dans les deux langues aussi. J'écris toujours mes chansons pour quelqu'un en particulier ; j'ai souvent dit que ce sont comme des lettres d'amour. La langue de la destinataire va imposer la langue de la chanson. Dans mes deux premiers disques, il y a beaucoup de chansons adressées à des femmes avec lesquelles je communiquais en anglais. Par exemple, j'ai composé « Rainy Day In Istanbul » pour une Japonaise que j'ai connue en Turquie. Je ne parle pas japonais et elle ne parlait pas français, donc on échangeait en anglais. J'écris dans la langue de la personne qui va recevoir le texte.

PC : Quels sont les liens à faire entre vos trois modes d'expression artistique : la chanson, le poème et la peinture ? Comment ces différents médiums se rejoignent-ils ou, au contraire, s'éloignent-ils l'un de l'autre ?

FGC : La poésie et la chanson me semblent apparentées par l'univers des mots. Certes, la musique est abstraite, mais la chanson est en lien avec un univers poétique verbal. Mais il y a des différences aussi : mes chansons prennent l'aspect d'une communication épistolaire, alors qu'en poésie, si parfois je m'adresse à une personne en particulier, souvent je vais plutôt faire appel à un inconscient collectif, ou ce qu'on peut appeler l'univers, ou Dieu, ou peu importe. Mes poèmes se rapprochent plus de la prière, en remplaçant d'une certaine façon ce rituel. En poésie, je peux me permettre d'être plus abstrait, ce qui la rapproche de la peinture.

La peinture est extrêmement importante pour moi, pour mon équilibre. Je me souviens qu'à sept ans, j'ai demandé une machine à écrire pour mon anniversaire, parce que je voulais être écrivain, créer et raconter des histoires. Les Catholiques disent que sept ans, c'est l'âge de raison, l'âge où l'on sait ce qu'on veut. J'ai toujours fait ce que je voulais

faire, c'est-à-dire écrire, mais parfois j'ai besoin d'en sortir un peu. En ce sens, la peinture abstraite est mon refuge du narratif, du verbal et de la langue.

PC : On dirait que le concept de *mouvement* constitue la matière principale de vos textes, réunissant plusieurs de vos thèmes privilégiés, comme le voyage et la mer. Quelle est la puissance créatrice de cette idée de mouvement ?

FGC : Pour moi, il y a quelque chose de spirituel dans le mouvement. Les derviches soufis, pour prier, entrent en transe par la danse, par le mouvement. En même temps, on n'est jamais vraiment statique. On bouge tout le temps. C'est comme la mer : elle bouge tout le temps, même quand elle a l'air immobile. Et on vient d'où ? On était des poissons avant d'être des singes ; on vient de la mer. Voilà pourquoi on dit « mère », en français : mère-mer !

Ce qui m'intéresse dans le voyage, c'est particulièrement cette dimension du mouvement. Ensuite, la découverte de choses exotiques, d'autres façons d'être et de penser, mais aussi la découverte de comment réagit mon corps à un autre environnement. Chaque voyage vers l'extérieur est un voyage intérieur aussi. Par exemple, je viens de passer un mois à Buenos Aires. Je n'y étais pas le même que je suis ici. On change un peu en changeant de milieu. On ne s'identifie pas complètement aux habitants d'une nouvelle ville, mais on n'est plus tout à fait soi-même non plus – on est dans un entre-deux un peu flou. Cet état, cette déstabilisation me motive à écrire. Les coutumes, les regards, les manières de bouger, la langue... tout est différent ! Et on n'est même pas obligé d'aller très loin pour percevoir des différences assez marquées, il suffit d'être attentif. À Sherbrooke ou à Québec, les gens ne sont pas comme à Montréal...

PC : Pour terminer, quels sont vos projets artistiques en cours ou à venir bientôt ?

FGC : J'ai d'abord un recueil qui va sortir ce printemps chez Perce-Neige ; je suis actuellement en plein processus de réécriture. Au mois de juin, il va y avoir une tournée de poètes acadiens en France et en Belgique, avec Serge Patrice Thibodeau, Georgette LeBlanc, Jean-Philippe Raïche... En musique, je travaille à un nouveau disque en français ; idéalement, il sortirait au mois d'août prochain. J'ai un autre projet qui s'appelle « Je me suis perdu », une sorte de disque de poésie sur l'idée de se perdre. C'est un texte en rimes que j'écris pour qu'il soit récité sur une musique composée par Claude Fradette. J'ai un autre projet de poésie, une trilogie des lieux, où les poèmes ne seront écrits que dans certains lieux : des hôtels, des musées et des bibliothèques respectivement. Des projets, j'en ai des tonnes... ■

Pénélope Cormier est doctorante à l'Université McGill, où elle poursuit des recherches sur la littérature acadienne, les petites littératures et les rapports de la littérature à la société contemporaine. De 2004 à 2006, elle a été critique artistique au journal L'Acadie Nouvelle.